

**Karolina Czerska**

Université Jagellonne de Cracovie

## Magnétique et dangereuse, la Pologne dans le roman *La Chambre voisine* de François Emmanuel

Dans l'écriture de François Emmanuel, auteur belge d'expression française, les références à la Pologne créent un réseau de tensions intrigant. Emmanuel a connu la Pologne lors de son stage de quelques mois au Théâtre Laboratoire de Jerzy Grotowski à Wrocław, au début des années 1980<sup>1</sup>. L'image mi-réaliste, mi-imaginaire<sup>2</sup> du pays joue un rôle essentiel dans son roman *La Chambre voisine*. Non seulement l'action se passe partiellement en Pologne et quelques protagonistes sont d'origine polonaise, mais surtout la représentation du pays, composée d'éléments qui vont de pair avec les espoirs et les angoisses des personnages, aboutit à un tableau bien complexe. La topographie romanesque qui se réfère à la Pologne a une double dimension. D'abord, il s'agit d'un itinéraire que le lecteur parcourt d'un endroit à l'autre en suivant les personnages. Sur cet espace se superpose un monde presque autonome qui germe des émotions des personnages – ici, le travail de la mémoire et des souvenirs, lié à leurs déplacements, constitue un enjeu important.

---

1 « François Emmanuel : écrire écouter », entretien par Francis Matthys, *La Libre*, <https://www.lalibre.be/culture/livres-bd/francois-emmanuel-ecrire-ecouter-51b87b05e4b0de6db9a7c4f6> (consulté le 10 octobre 2020).

2 Les noms de deux localités en Pologne sont fictifs : Oszkina et Zelimka. Le nom de cette première peut s'inspirer du nom d'un village polonais existant, Oszkinie.

*La Chambre voisine* se compose de trois parties dont les titres s'accordent aux lieux qui retracent les nœuds de l'action : Seignes, Oszkina, Seignes. Le narrateur est Ignace Olszewski, un garçon de quatorze ans (et puis un jeune homme, les trois parties étant séparées d'intervalles de plusieurs années), né d'un père polonais et d'une mère française ; Oszkina et Seignes indiquent les racines des deux parents. Ignace habite avec sa famille dans le domaine de Seignes, quelque part dans la province française. Dès le début du roman, l'homonymie de ce nom fictif avec le verbe *saigner* est inévitable et annonce ainsi une histoire douloureuse. Or, il s'agit d'une famille déchirée par deux vides : la mort du père, Mikolaj Olszewski, et la disparition de l'une des enfants, Else. Mikolaj est mort dans des circonstances obscures, tandis qu'Else disparaît lors d'un voyage en Pologne, dans la terre natale de son père (alors déjà décédé), qu'elle avait effectué avec sa mère, Anne-Apolline Autissier, sa sœur jumelle Maud et son oncle maternel Cyril. C'est encore un autre Polonais, professeur de l'université de Lublin, Tadeusz Gerszinski, ami d'autrefois des parents d'Ignace, qui arrive à Seignes (au tout début du roman) pour mener une sorte d'enquête dont l'objectif serait de retrouver les traces d'Else (on ignore si elle est morte ou vivante) et qui, quelques années après, fait venir Ignace en Pologne pour continuer les recherches : « seule votre présence peut permettre d'approcher ou de dénouer, si possible, sans trop de douleur, cette énigme que vous resoulez » (CV, 99)<sup>3</sup>. Quelques autres localités et personnages polonais apparaissent au cours de l'action, ce qui sera expliqué dans la suite de cette analyse.

La tension constante se joue entre deux univers : le côté français et le côté polonais. Notamment, il y est question des relations difficiles passant de l'amour, de l'attachement à l'hostilité. D'abord, l'apparition de Mikolaj Olszewski dans cette famille française aisée a été perçue par quelques-uns de ses membres comme une intrusion ; pour sa belle-mère, « il cumulait les torts d'être étranger, sans noblesse de sang, ni manières ni délicatesse » (CV, 169). À ses yeux, Mikolaj s'est avéré une source de malédiction, car tout le mal a commencé « depuis la Pologne » (CV, 70) ou, alors, « depuis le polonais ». Ce défaut primaire résultant de l'origine de Mikolaj semble la cause de la tragédie familiale, voire de la disparition d'Else à Oszkina,

---

3 Pour les citations du roman en question, je me réfère à l'édition suivante : François Emmanuel, *La Chambre voisine*, Paris, Stock, 2001. Dorénavant, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le corps du texte au moyen de l'abréviation CV suivie du numéro de page.

car, comme le constate Ignace après des années écoulées depuis les premiers événements racontés dans le roman :

C'est parce qu'il n'y avait pas de père à mon père, pas d'histoire de nom à Olszewski, pas de notoriété de famille, simplement des souvenirs qui se perdaient, des questions qui demeuraient sans réponse, c'est pour cette raison seule que [ma mère] avait emmené ses filles à Oszkina, non pour fouler l'herbe de quelque cimetière en friche, mais sur le lieu même de la fierté du nom (CV, 169).

Cette charge affective liée à l'endroit évoqué contraste avec la vision qu'en a Joyce Smith Aguilar, l'ancienne amante de Mikolaj, comme d'un lieu sans grande importance : « Oszkina, qu'est-ce qu'ils allaient faire à Oszkina, il n'y avait rien là-bas, rien à voir, simplement des pierres tombales » (CV, 109).

Par son nom de famille, Ignace hérite d'une « contamination » de l'étranger, valide aussi bien en France qu'en Pologne : « ce pays n'était pas seulement le lieu de désastre causé par la disparition d'Else, mais aussi celui de mon nom, Olszewski, ce patronyme étrange qu'il me fallait toujours épeler sans cesser d'opposer à l'incrédulité méfiante de l'autre la calme, la bizarre évidence du nom » (CV, 50). Son nom polonais lui cause quelques ennuis à bord d'un train qui le mène vers Lublin d'où, ensuite, il va partir à la recherche d'Else ; lors d'un contrôle, les soldats fouillent sa valise plus que celles d'autres passagers ce qu'Ignace explique ainsi :

Les mêmes soldats [...], parcourant le couloir du train, ouvrant bruyamment les portes des compartiments et exigeant de vérifier le passeport déjà vérifié quatre fois par d'autres équipes [...] parce que je m'appelais Olszewski, parce que mon nom me rendait à leurs yeux suspect, parce que je ne comprenais pas leur langue, malgré mon nom, Olsz-ew-ski, (CV, 101)<sup>4</sup>.

L'ambiguïté concernant la Pologne qui engendre repoussement et hostilité d'une part, curiosité et attachement d'autre part, ne peut être résolue, au moins partiellement, que par le voyage du narrateur dans le pays de son père, en suivant les traces de sa sœur perdue, et par la fusion finale des deux mondes qui se réalise à la réunion familiale à Seignes, la grand-mère

4 Cette ambiance d'hostilité, liée à la présence des soldats armés, est une conséquence de la situation politique de la Pologne d'alors : un pays derrière le rideau de fer. Ignace y arrive lors de l'état de siège, en 1983.

n'étant plus là, la mère sur son lit de mort. Cette rencontre après de longues années allège le poids associé à la Pologne et aux Polonais « étrangers », en remplaçant en quelque sorte l'intrusion par la fusion; c'est au moins ce que souhaite Ignace. C'est à la fin du roman qu'Else, vivant depuis sa mystérieuse fugue en Pologne avec son mari (probablement polonais même si son nom, « Taschen », indique des affinités allemandes<sup>5</sup>), Michal, et leur fils, Lukasz, arrive à Seignes. Elle-même avait changé de prénom, adoptant sa version polonaise: Elzbieta. L'on peut voir dans ce geste la tentative de s'enraciner dans sa nouvelle patrie et de couper les liens avec les souvenirs qui concernent sa famille de Seignes. Quand Ignace lui parle pour la première fois après ces quelques années, il remarque ses difficultés d'élocution en français: « Et ainsi commença-t-elle à parler, à voix très basse, avec des formulations curieuses, maladroitement, comme si le français lui était devenu un peu étranger » (CV, 133). Un fait naturel, vu son nouvel environnement culturel et linguistique, et pourtant, l'on ne peut ne pas y remarquer un autre aspect de la situation, beaucoup plus profond, qui se réfère à la volonté d'Else/Elzbieta d'ouvrir un nouveau chapitre dans sa vie.

Ce même aspect ressurgit dans un autre extrait du roman qui concerne la distinction entre les deux pays et les deux langues, mais qui semble dépasser le niveau linguistique ou la réalité politique difficile; il y est bien question de communication entravée, voire impossible qui, de plus, semble marquée par cette première jonction non acceptée des deux pays, celle d'Anne avec Mikolaj. Il s'agit de la scène des conversations téléphoniques de la mère avec la Pologne après les événements tragiques concernant Else :

Ces conversations sans fin, ponctuées d'interjections et de questions blanches, et où **manquait toujours l'autre part du dialogue**, la voix qui parlait là-bas, dans le lointain, de l'autre côté du rideau de fer, *Oszkina, Zelimka, Pologne*, là d'où était parti le premier télégramme et vers où la communication cherchait à s'établir deux à trois fois par jour [...]. Et ces mots qui revenaient sans cesse, ces mots balbutiés de policiers, consul, battue, enquêteur, visa, prolongation, ambassade de France, et le nommé Grundberg, et le chargé d'affaires à Varsovie, et Vovodski bien sûr qui ne faisait rien, tous ces mots sur **l'écran opaque de l'autre monde**, *Oszkina*, désignant et voilant ce que l'esprit peinait à comprendre et qui tenait peut-être dans une seule phrase, mais **toujours partielle, insaisissable**, selon laquelle Else s'était perdue, noyée, enlisée, qu'elle s'était laissé ravir dans le pays de feu mon père [...]. (CV, 53, c'est moi qui souligne).

5 Cela peut s'expliquer facilement par l'histoire de la Pologne, surtout quant aux terrains au bord de la mer Baltique.

Le fragment cité évoque toute une série de scènes qui s'arrangent comme des puzzles en une image symbolique reflétant, paraît-il, des vides, des blancs et des bruits dans la relation France-Pologne, avec tout un labyrinthe de tensions émotionnelles et d'investissements affectifs qui s'y inscrivent. C'est non seulement la grand-mère qui divise les gens suivant l'opposition entre « les Français » et « les étrangers » (évidemment, Mikolaj Olszewski en était un, mais également Tadeusz Gerszinski qui, au tout début du roman, dans le contexte de sa proche arrivée n'est pas évoqué par son nom, mais reste « lui » ou « l'étranger »). Évidemment, la question des deux langues y joue toujours ; alors que Gerszinski maîtrise parfaitement le français, Ignace, lors de son séjour chez Marta Selankowa (amie d'autrefois de son père) à Zelimka, ne repère que quelques mots polonais, comme « kochana » (chère) et « Oszkina ». L'opposition entre la France et la Pologne est encore renforcée par l'évocation de l'état de siège décrété, deux ans avant la rencontre d'Ignace avec sa sœur, par le Premier ministre polonais de l'époque, Wojciech Jaruzelski, « ce général aux lunettes noires dont la face malade se dupliquait à l'infini sur les écrans de télévisions » (CV, 124). C'est en 1983 que les retrouvailles se réalisent, tout en restant incomplètes, car Ignace, pendant un certain temps, reste le seul membre de la famille à savoir où est Else et à communiquer avec elle ; au début, elle n'accepte que son frère dans sa nouvelle vie liée à la Pologne.

À la topographie du roman, étendue entre Seignes, Oszkina, Gdynia (mais aussi Lublin, Zelimka et Varsovie qui sont de moindre importance pour l'intrigue) s'ajoute une présence intense et lourde de significations des paysages. Or, la quiétude apparente de Seignes et de ses environs s'avère aussi infectée que l'est Oszkina. Par moments, la nature de Seignes est étouffante. L'habitat de Seignes est celui d'une île isolée ; cet ancien orphelinat est entouré d'une nature dans laquelle se mêle la densité de la verdure avec sa stérilité : « à six kilomètres alentour ce n'étaient que forêts et taillis, çà et là, par plaques, un sol de tourbe détrempeé sur lequel aucun arbre ne pouvait prendre racine » (CV, 20). Y est signalée également « une odeur de vase chaude [qui] empestait l'air » (CV, 15) autour de l'étang. En ce qui concerne la forêt, c'est l'autre sœur jumelle, Maud, qui y erre la nuit, par analogie avec l'errance supposée d'Else dans la forêt d'Oszkina. Un soir, Ignace veut la suivre, mais il finit par y renoncer : « je n'avais pas osé m'aventurer derrière elle sur le ponton de bois qui traversait la tourbière, s'enfonçait entre les jonchées d'arbres morts et les massifs de roseaux sauvages. Pour moi c'était dans ce paysage qu'elle aimait se perdre, entre terre et eau [...] » (CV, 24). Une fois, Maud y est retrouvée nue, en chien de fusil, ce qui devient plus clair quand Else/Elzbieta raconte à Ignace les

événements d'Oszkina, et quand celui-ci devine que sa sœur avait été violée dans une cabane dans la forêt d'Oszkina, territoire qui s'avère « un lieu à partir duquel [Else] était devenue vivante et morte, une espèce de non-lieu plutôt, un creuset, une matrice chaotique qui voilait et contenait l'horreur, l'extrême violence de ce qui s'était passé » (CV, 133). Ainsi, le paysage forestier de Seignes redouble celui d'Oszkina et les deux sont habités par les blessures de la perte. Une telle duplicité trouve son reflet dans un dessin prémonitoire esquissé par Mikolaj Olszewski, qu'Ignace retrouve après la disparition d'Else et qui représente « une enfant, une fillette aux longs cheveux [qui] est saisie de dos face à la muraille sombre des arbres et [...] sur la page opposée [se trouve] le même dessin en miroir, une autre enfant de dos face à la même forêt, pareillement fascinée » (CV, 61).

Il faut bien évoquer les descriptions des paysages de quelques endroits significatifs qui, par leurs ambiances, correspondent au voyage émotionnel effectué par les protagonistes. Celui-ci vise à réconcilier l'histoire familiale compliquée et la mémoire trouée. Or, quand Ignace arrive en Pologne, il se rend en compagnie de Tadeusz à Zelimka d'où ils prennent un taxi pour Oszkina. Au cours du voyage, ils voient « dévaler ce pays aux larges clairières labourées, semées çà et là de bâtisses carrées, scieries ou fermes industrielles, avant l'entrée dans la forêt aux longs fûts verticaux » (CV, 115), ce « pays forestier [...] hanté de brève neige » (CV, 115–116). Ensuite, Ignace continue seul le voyage, « la neige fondait sur les épaules des manteaux, [...] au-dehors elle effilait les cimes des arbres et nappait les labours, nous foncions vers Gdansk et Gdynia, avec ces cris esseulés que poussent les locomotives » (CV, 122). La neige devient plus intense quand Ignace arrive à Gdynia, en suivant une indication qui pourrait le conduire au lieu où vit sa sœur disparue. Au début de son séjour, il « rôdait dans l'averse à la recherche de son adresse » pour trouver enfin l'immeuble « gris et lépreux comme les autres » (CV, 124). Enfin, un jour, sans un mot, accompagné par – on le devine vite – Else, Ignace marche de son hôtel à l'immeuble que sa sœur habite :

Il neigeait à nouveau, nous avons repris la marche, elle toujours un peu au-devant, m'entraînant dans une trajectoire errante, circulaire, insensée, au hasard des ruelles, des avenues, des docks, au travers de cette neige fine qui ouatait la ville, le fleuve lent des camions et des voitures, le lointain noir des grues, jusqu'à ce que décline peu à peu la lumière (CV, 130).

Ainsi, Ignace, en tant que représentant choisi de la famille Autisier-Olszewski, suit le paysage labyrinthique de Gdynia qui correspond

aux méandres de l'histoire familiale. En outre, l'intensité de la neige va de pair avec la véhémence des pressentiments qui visent l'élucidation du mystère. De plus, l'état de siège (« ce qu'ils nommaient [en Pologne] l'état de guerre », CV, 123) influence d'une manière angoissante le paysage hivernal de la ville :

Au-dehors la lente avalanche paralysait la ville, figeait les activités du port, les grues, les ponts roulants, les hautes coques des cargos, ces murs oxydés gigantesques qui surplombaient les façades de la gare maritime, dans un silence égratigné ici ou là par des oiseaux geignards. Parfois des camions bâchés traversaient tous phares allumés la poisse blanche, certains bondés de soldats, sillonnant les avenues en d'incessantes rondes (CV, 123).

La Pologne en hiver contraste avec la France de la dernière partie du roman dont l'action se passe au printemps. L'arrivée de la famille franco-polonaise d'Else a lieu « sous un ciel bleu d'avril, rincé par l'averse nocturne, dans ce pays de forêts et clairières dont les haies éclataient en fleurs » (CV, 153). Else/Elzbieta « revenue vivante d'Oszkina, des forêts et des boues d'Oszkina, de l'eau vaseuse d'Oszkina » (CV, 160) entre dans ce monde printanier. La sœur et fille retrouvée, la famille agrandie de son mari et de son fils, le passé et la mémoire semblent apaisés et réconciliés. Ignace s'attache à cette image : « je voulais croire que ce dernier printemps à Seignes s'étendrait sur toutes les autres saisons de la mémoire, comme si la lumière s'était installée à jamais » (CV, 166).

Il faut bien noter un objet qui constitue un élément de transmission important et qui assure la médiation entre les deux mondes : les lettres et les cartes postales circulant entre la France et la Pologne qui sont évoquées à plusieurs reprises dans le roman. Dans la toute première scène de *La Chambre voisine*, au moment de la cène familiale, il est question de « la lettre cachetée à Lublin, en Pologne [...] laissée en évidence sur le secrétaire, comme pour [...] avertir de l'événement » (CV, 14). Cet objet, modeste en apparence, porte en lui l'histoire secrète de la disparition d'Else. La deuxième partie du roman s'ouvre par une citation *in extenso* de la lettre de Tadeusz adressée à Ignace qui précède et annonce le voyage de celui-ci en Pologne. L'on y apprend que c'était Ignace qui avait le premier contacté l'ami polonais : « Lorsque j'ai reçu votre lettre [- écrit Tadeusz -], cachetée à Fargues, comme toutes les lettres de votre mère, mes doigts tremblaient un peu, car je ne reconnaissais pas l'écriture de l'adresse » (CV, 98). Sont évoquées également les lettres secrètes de Magdalena Selankowa, une amie polonaise d'autrefois de Mikolaj (l'on ignore le caractère exact de leur

relation). Ignace apprend leur existence par Joyce Smith Aguilar : « tu vois d'ici le scandale si on avait su dans ta famille que ton père entretenait une correspondance avec cette Magdalena, une cinglée de lui, c'est sûr, mais ils étaient séparés par des milliers de kilomètres, et cette femme-là c'était un peu son pays perdu, sa Pologne » (CV, 112–113). Ainsi, l'on peut supposer que pour Mikolaj une telle forme de contact avec son pays d'origine était la seule possible depuis qu'il est entré dans la famille de Seignes. Quant à Maud, c'est aussi par des lettres qu'elle tente de garder des attaches avec sa sœur jumelle disparue ; cette fois-ci, il s'agit de lettres écrites, mais jamais envoyées. C'est également le cas des signes entre Ignace et Else, contenant des bribes concernant leurs vies, d'abord à Gdynia, avant leur rencontre, quand Ignace laisse quelques mots écrits sur une feuille de papier dans sa boîte à lettres, et aussi après les retrouvailles, mais avant l'arrivée d'Else en France :

Les rares signes qu'Else [...] avait laissés [...], la première lettre tracée de quelques phrases télégraphiques, écrites en majuscules, [...] puis deux ou trois ans plus tard, cette notification de changement d'adresse vers Koszalin, [...] ensuite la carte postale émise à Zakopane, dans les montagnes du Sud [...], puis enfin, un an auparavant, cette demi-page appliquée, recopiée sans doute d'un brouillon (CV, 148–149).

De même, c'est dans une lettre qu'Ignace supplie Else de venir à Seignes, invoquant la maladie de leur mère. À de nombreux moments, les lettres constituent des signaux de vie, assurent des liens ou la seule proximité possible.

La narration du roman se joue entre la France et la Pologne, entre le passé et le présent. Le passé et surtout les détails de la disparition d'Else sont à rétablir, de même que l'est la structure de la famille qui se trouve blessée et déchirée. Le grand enjeu est donc de compléter au niveau de la mémoire et des souvenirs, aussi fragmentaires que l'est la structure du roman, le va-et-vient entre le passé et le présent, ne contenant que des bribes d'images de situations qui se sont passées en Pologne. Dans cette perspective, l'œuvre emmanuelienne s'apparente à l'écriture des auteurs belges qui n'ont pas été directement touchés par l'expérience de la Seconde Guerre mondiale et dont le style se caractérise, comme le signale Joanna Teklik, par le fragmentaire, le métaphorique, l'insaisissable ; selon la chercheuse, des romans d'auteurs de cette génération-là ressemblent à un miroir brisé en mille morceaux à partir desquels il est impossible d'assembler un

tout homogène et clair<sup>6</sup>. La topographie de la mémoire, pour reprendre le titre du recueil de Martin Pollack sur son passé douloureux<sup>7</sup>, constitue certainement une topographie affective, « celle qui nous fait éprouver, à l'évocation d'un souvenir, un sentiment, une impression, une sensation<sup>8</sup> ». À Oszkina, Tadeusz et Ignace se rendent sur les lieux de la mort supposée d'Else. Dans un effort de reconstruire les événements, Tadeusz y « reprend l'enchaînement des faits et des circonstances » (CV, 116) pour ne parvenir qu'à une constatation qui n'est point nouvelle : Else a accompagné l'oncle Cyril et un prétendu garde forestier polonais (en réalité un braconnier) Yurek, connu la veille, lors d'une excursion dans la forêt au petit matin. Malgré l'inutilité apparente de cette poursuite des traces, le fait qu'Ignace se rende en Pologne, pays qui lui est trop peu connu, est nécessaire. Il a dû revisiter Oszkina, synonyme de la disparition d'Else, et entreprendre un voyage au bord de la mer Baltique, à Gdynia, pour comprendre « [le] film insensé dont [Ignace avait] tant de fois imaginé les scènes » (CV, 117). Seulement dans l'appartement d'Else/Elzbieta à Gdynia, le narrateur reçoit des éléments qui complètent l'intrigue de ce film d'horreur dans lequel sa sœur avait fini par jouer.

Il semble qu'à la fin on comble les vides dans l'histoire familiale et que l'on apaise, partiellement, la mémoire auparavant déchiquetée. Le deuil qui, pendant des années, ne pouvait pas s'accomplir, car on ignorait si on pleurerait une morte ou une vivante, prend fin. Mais, en réalité, l'histoire ne peut pas s'achever complètement, car l'oncle Cyril, qui s'est suicidé trois ans avant le retour d'Else/Elzbieta à Seignes, s'avère complice de l'horreur d'Oszkina, ce qu'Ignace ne comprend qu'à l'arrivée de sa sœur en France. Toujours grâce à une collection de fragments (caractéristique de toute l'intrigue), Ignace réalise qu'Else avait été violée par Cyril, ou bien celui-ci avait été témoin du viol. Si le pardon fait couple avec l'oubli et, comme le veut Paul Ricoeur est « une sorte d'oubli heureux, [...] la figure d'une mémoire réconciliée<sup>9</sup> », l'histoire de la famille franco-polonaise

6 Voir Joanna Teklik, « Historia Belgii i jej (nie)obecność w literaturze », dans Renata Bizek-Tatara, Marc Quaghebeur, Joanna Teklik et Judyta Zbierska-Mościcka (dir.), *Belgiem być. Fikcja i tożsamość we francuskojęzycznej literaturze Belgii (od końca XIX do początku XXI wieku)*, Kraków, Universitas, 2017, p. 55–56.

7 Martin Pollack, *Topografie des Erinnerung*, Salzburg und Wien, Residenz Verlag, 2016. L'auteur y retrace le passé de sa famille, difficile à accepter, à cause des liens avec les nazis. C'est après des années qu'il commence à comprendre que l'idylle de son enfance n'a été qu'une illusion.

8 Jean-Yves et Marc Tadié, *Le Sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 2000, p. 177.

9 Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 375.

Autissier-Olszewski n'a pas de fin heureuse. La perte y reste à jamais ; l'*ars oblivionis* n'est pas accessible à Else<sup>10</sup>.

La juxtaposition de la France et de la Pologne s'inscrit dans le contexte d'une duplicité presque omniprésente dans le roman qui se révèle à travers la gémellité des sœurs, les deux « camps » dans la famille Autissier-Olszewski, les espaces fermés (la maison de Seignes, l'hôtel où réside Ignace et l'appartement d'Else à Gdynia) et les espaces ouverts (les forêts), les vies officielles et les vies secrètes des personnages – non seulement la double vie intime de Mikolaj, mais également le vrai poids de l'existence de Cyril qui ne se limite pas à son retard mental et ses « bizarreries », mais signifie sa participation aux événements d'Oszkina, ou, comme le définit Ignace ahuri par la découverte de la vérité, la « contamination d'Oszkina sur Cyril » (CV, 178). Enfin, s'y inscrit la chambre voisine du titre, cette pièce de la maison de Seignes, dans laquelle Else dormait avant son voyage en Pologne et d'où elle donnait des signes par petits coups, entrecoupés de silences, de l'autre côté du mur. Dans des hallucinations d'Ignace qui s'apprête à revoir Else après des années, l'image de sa chambre d'hôtel à Gdynia fusionne avec le souvenir des chambres à Seignes, accompagné de l'impression d'entendre des coups à la porte communicante. Le roman *La Chambre voisine* s'inscrit sûrement dans cette caractérisation de l'œuvre emmanuelienne proposée par Marc Quaghebeur qui note : « Il s'agit toujours d'individus dont le destin a brusquement basculé, basculement que le récit éclaire en demi-teintes<sup>11</sup> ». Par petits bouts, une histoire familiale tissée de non-dits, dans laquelle beaucoup de faits ont été gommés, est élucidée, tout en donnant l'image d'une Pologne en même temps dangereuse et attachante.

10 Voir trois figures de la perte selon Paul Ricoeur : l'inextricable, l'irréconciliable et l'irréparable, *ibid.*, p. 653.

11 Marc Quaghebeur, *Anthologie de la littérature française de Belgique. Entre réel et surréel*, Bruxelles, Racine, 2006, p. 363.